

Melaveh malka de l'ADE

Recueil des interventions de Rav Y. Gronstein

Année 5780

Signes et lettres	page 2
Changement d'ère	page 8
Beni Bekhori Israël	page 13

Melaveh Malka : « Signes et lettres »

Conférence de Rav Gronstein (30 novembre 2019 - מוצש"ק פרשת תולדות -)

Pour la *refoua shelema* de Zelda bat Louna et de Liliane bat Ra'hel

Le'elouy nishmat Yits'hak ben Shimon Halevi ע"ה

La notion de signe joue un rôle important dans la Torah, on en trouve beaucoup d'occurrences. Evidemment, les lettres avec lesquelles on écrit le Sefer Torah sont des signes. Une lettre est appelée אות / *ot*, un signe, il n'y a pas de nom spécifique pour la désigner. La singularité des lettres se voit uniquement au pluriel. Le pluriel des signes au sens habituel se dit אותות / *otot*, tandis que pour les lettres cela se dit אותיות / *otiyot*.

Dans le Tanakh, on ne trouve jamais le mot אותיות / *otiyot*, ni même le mot אות / *ot* dans le sens d'une lettre. Le grand écrit que nous avons est constitué de lettres, mais ces lettres n'ont pas de nom, pas plus que n'en ont les mots. Un mot se dit מילה / *mila* ou תיבה / *téva*, mais si l'on parcourt tout le Tanakh, on ne trouve jamais ces termes dans ce sens-là (la *téva* désigne l'arche construite par Noa'h et la *mila* correspond à la circoncision).

Cela donne au Sefer Torah une dimension particulière : c'est un texte écrit avec des éléments qui n'existent pas, qui n'ont pas de nom. On sait que ce texte a un caractère transcendant, c'est un hypertexte dans la mesure où on peut le lire de toutes sortes de manières. Le découpage de cet ensemble de lettres en mots qui forment des phrases nous est donné par la tradition orale, c'est elle qui nous enseigne comment lire. Sans cela, le texte que nous avons serait illisible.

Les 'Hakhamim, quand ils font des *drashot*, ne se sentent pas du tout liés par une lecture en particulier. Ils peuvent ainsi rattacher un mot au suivant alors qu'ils ne font pas partie de la même phrase, cela ne dérange personne. Et comme les voyelles ne font pas partie du texte, il est possible de lire un mot de différentes manières.

Lorsque l'on essaie d'analyser une notion, il convient de se pencher sur sa première occurrence dans la Torah (cette méthode est recommandée par le Gaon de Vilna).

Le mot *ot* apparaît pour la première fois au quatorzième verset de la Torah, qui décrit la création des luminaires (le Soleil, la Lune, les étoiles) :

יהי מארת ברקיע השמים להבדיל בין היום ובין הלילה והיו לאתת ולמועדים ולימים ושנים

« Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux. Ils serviront à faire la différence entre le jour et la nuit, et seront des signes pour les fêtes, les jours et les années. »

La fonction de ces luminaires est clairement indiquée (faire la différence entre le jour et la nuit), ils jouent en plus le rôle de signes. Rashi explique : dans le futur, les Bné Israël auront des rendez-vous avec Hashem dont les dates seront fixées grâce à ces luminaires (en réalité, les hommes ont la mitsva de participer à la fixation de ces rendez-vous, le tribunal est souverain pour proclamer rosh 'hodesh).

Ces luminaires sont des signes, et leur absence – en cas d'éclipse – peut être interprétée comme un présage défavorable. Toutefois, le plus important est de faire la volonté d'Hashem (ceci est rapporté dans la Guemara *Soukka* 29a : בזמן שישראל עושין רצונו של מקום אין מתיראין מכל אלו). Le signe est lisible par tout le monde mais demande à chacun de s'examiner : suis-je concerné par ce signe négatif, ma conduite est-elle en cause ?

On a donc ici la première occurrence d'un signe pour le monde. Si l'on s'intéresse maintenant à un signe pour un homme, cela commence avec Kaïn. Après avoir tué son frère Hevel, Kaïn craignait pour sa propre vie, et Hashem a posé sur lui un signe pour que personne ne le frappe. Kaïn avertissait les hommes au nom d'Hashem, sa parole suffisait à les dissuader ; mais les animaux sauvages auraient pu l'attaquer, c'est pour cela qu'il lui fallait un signe. Rashi dit qu'il s'agit d'un signe de son nom, on ne comprend pas très bien : est-ce le nom de Kaïn ou le nom d'Hashem ? D'après Yonathan Ben Ouziel, Hashem a posé une lettre de Son grand nom sur le visage de Kaïn. Certains considèrent que c'était la lettre ת / tav pour תהיה / ti'hyé (« tu vivras »), ou bien la lettre ה / hé pour כל הרג קין / kol horeg Kaïn (« quiconque tuera Kaïn [sera puni] »). Rabbi Avraham Ibn Ezra dit que le signe rayonnait ; cela évoque le visage de Moshé Rabbenou, dont on sait qu'il rayonnait (ce rapprochement entre Kaïn et Moshé est étonnant). D'autres disent que Hashem a fortifié le cœur de Kaïn pour qu'il ne ressente plus de crainte. En tous cas, ce qui est important pour nous, c'est de savoir que Hashem s'est occupé de protéger cet assassin.

Le *Ohr Ha'hayim* dit qu'il faut entendre ce signe comme dans le verset : והיה הדם לכם לאת, « le sang sera pour vous un signe » (on parle du sang dont les Bné Israël devaient enduire les poteaux de leurs maisons). C'est donc un signe de mitsva. Il s'agit de protéger Kaïn comme s'il avait fait une mitsva ; mais comment est-ce possible, protéger un assassin ? C'est parce qu'il a fait teshouva ! En effet, la teshouva a la capacité de transformer les fautes en mitsvot, à condition qu'elle soit faite par amour. Donc si l'on suit le *Ohr Ha'hayim*, Kaïn a effectué une teshouva parfaite, par amour (et non par crainte).

D'après Ramban, Hashem a donné un chien à Kaïn, pour lui indiquer le chemin à suivre (où rien de mal ne lui arriverait). Il ajoute : ce serait un signe protecteur du type des berakhot que Ya'akov a donné à ses enfants. A la fin de sa vie, Ya'akov a réuni ses enfants pour leur donner ce que nous appelons des berakhot. Mais cela n'y ressemble pas : Ya'akov dit à Reouven qu'il lui retire toutes les prérogatives auxquelles il aurait pu prétendre ; il traite Shimon et Levi d'assassins avec lesquels il n'a rien à voir... Pourquoi appelle-t-on cela des berakhot ? Rav Wolbe explique : dire à quelqu'un où est sa place et où il n'a pas à être, c'est une berakha ! Savoir qui l'on est, où l'on doit être, c'est la définition de la berakha.

La première occurrence d'un signe pour l'humanité postdiluvienne, c'est l'arc-en-ciel qui apparaît quand Noa'h sort de l'arche (*Bereshit*, 9, 12) :

וַיֹּאמֶר אֱלֹקִים זֹאת אוֹת הַבְּרִית אֲשֶׁר אֲנִי נֹתֵן בֵּינִי וּבֵינֵיכֶם

« D. dit : ceci est le signe de l'alliance que Je mets entre Moi et vous. »

אֵת קִשְׁתִּי נֹתַתִּי בַעֲנַן וְהִיְתָה לְאוֹת בְּרִית בֵּינִי וּבֵין הָאָרֶץ

« J'ai mis Mon arc dans la nuée, et ce sera un signe d'alliance entre Moi et la terre. »

Rashi explique : quand Il me viendra l'idée d'envoyer ténèbres et destruction au monde, alors, dit Hashem, Je me souviendrai de cette alliance et l'eau ne sera plus un déluge pour détruire toute chair.

L'arc viendra dans le nuage pour montrer que la génération mériterait la destruction s'il n'y avait pas eu l'alliance. Cet arc est donc à la fois un signe pour Hashem et pour les hommes (même si l'arc n'est pas vu, le monde peut avoir confiance en Ma seule parole, dit Hashem). Hashem aurait-Il besoin de se souvenir ? Ce signe symbolise le fait que le monde réclame de ne pas être détruit. Comme si les créatures disaient : « Tu nous as créées, ne nous détruis pas. »

On peut comprendre le Déluge à la lumière de ce que disent *'Haza*l. Avant de créer le monde dans lequel nous nous trouvons, D. créait des mondes et les détruisait, les uns après les autres. Avec le Déluge, c'est différent : D. a créé un monde et l'a détruit presque complètement, il reste une famille à partir de laquelle l'humanité va continuer. Ensuite a lieu l'épisode de la tour de Babel, c'est une autre forme de destruction. Au lieu de peupler toute la terre, les hommes se rassemblent pour lutter contre Hashem. On a découvert récemment que Nimrod, connu sous le nom de Sargon, obligeait tout le monde à parler la même langue. Les hommes étaient unis pour faire le mal ; nous demandons à Rosh Hashana et à Yom Kippour qu'un tel rassemblement puisse à nouveau avoir lieu, mais pour faire le bien : וַיַּעַשׂ כֹּלֵם אֲגוּדָה אַחַת לַעֲשׂוֹת רְצוֹנָךְ בְּלִבְבֵּנוּ שְׁלָם.

La première occurrence d'un signe à la naissance du Klal Israël se trouve lorsque Moshé demande : qui suis-je pour aller délivrer les Bné Israël ? Hashem lui répond : Je serai avec toi ; et voici le signe que c'est bien Moi qui t'ai envoyé : lorsque vous allez sortir, vous viendrez servir D. sur cette montagne (le Mont Sinai). C'est étrange, on a un signe qui ne sera opérant que plus tard ! A posteriori, il permettra de vérifier que Moshé était bien envoyé par D. [On dit aussi que Ya'akov Avinou a sauvé Avraham : le fait que Ya'akov fasse partie des descendants d'Avraham justifie rétroactivement le miracle dont a bénéficié Avraham quand il est sorti vivant de la fournaise].

Moshé Rabbenou objecte que les Bné Israël ne vont pas le croire, il reçoit alors deux signes : son bâton qui devient serpent, et sa main qui devient lépreuse. Pourquoi ces signes auraient-ils donné confiance aux Bné Israël ? C'est qu'ils comportent une sanction à l'égard de Moshé, qui a dit du mal des Bné Israël en évoquant la possibilité qu'ils ne l'écoutent pas. Or les Bné Israël savaient que le *lashon hara'* entraîne la lèpre (depuis l'histoire de Pharaon qui avait pris Sarah).

Le texte dit (*Shemot*, 4, 8) :

והיה אם לא יאמינו לך ולא ישמעו לקל האת הראשון והאמינו לקל האת האחרון

« Et ce sera, s'ils ne te croient pas et n'écoutent pas la voix du premier signe, alors ils écouteront la voix du deuxième signe. »

Quelle est cette idée de קול, de voix ? Le signe est comme une parole (c'est plus précisément le bruit d'une parole). Comme si le signe parlait.

והיה אם לא יאמינו גם לשני האתות האלה ולא ישמעון לקלך ולקחת ממימי היאר ושפכת היבשה והיו המים אשר תקח מן היאר והיו לדם ביבשת

« Et s'ils ne croient pas à ces deux signes et n'écoutent pas ta voix, tu prendras de l'eau du fleuve et tu la répandras sur la terre, alors cette eau que tu auras prise du fleuve deviendra du sang sur la terre. »

Comment est-il possible qu'ils n'y croient pas ? S'ils n'écoutent pas l'explication de ces signes que tu vas leur donner, alors tu vas puiser de l'eau et elle se transformera en sang, dit Hashem. L'eau, c'est la vie ; si on n'écoute pas vraiment la vie, cela donne la mort (symbolisée par le sang). De même pour la *guéoula*, la libération : si vous écoutez, vous allez vivre ; mais si vous n'écoutez pas, le fait d'avoir été confrontés à la *guéoula* sans la prendre au sérieux va vous tuer. C'est ce qui s'est passé avec les Bné Israël : ceux qui n'ont pas voulu sortir d'Egypte sont morts.

Moshé retrouve ensuite Aharon qui vient à sa rencontre pour aller avec lui chez Pharaon :

ויגד משה לאהרן את כל דברי ה' אשר שלחו ואת כל האתת אשר צוהו

« Moshé a raconté à Aharon toutes les paroles d'Hashem qui l'avait envoyé et tous les signes qu'Il lui avait ordonnés. »

Aharon va transmettre au peuple ; il semble que la parole de Moshé Rabbenou ne soit pas audible par tous, elle est bien trop élevée. Aharon joue le rôle d'intermédiaire, il transforme la parole de Moshé pour que les Bné Israël puissent l'entendre (et aussi Pharaon). Cette parole demande à être expliquée ; donc la parole elle-même a le statut de Torah écrite, et l'explication devient Torah orale. Personne ne dit qu'il y a une seule explication. Les divré Torah sont comparées à des braises ; elles ne produisent une flamme que si on souffle dessus. C'est par le souffle de chaque personne que les paroles deviennent feu, donc ce feu sera différent pour chaque personne. Tous ces feux seront דברי אלקים חיים, des paroles du D. vivant, pour peu que ceux qui soufflent soient adéquats pour souffler (n'importe qui ne peut pas souffler).

Je reviens à ce qu'avait dit le *Ohr Ha'hayim* à propos du verset : והיה הדם לכם לאה, « le sang sera pour vous un signe ». Habituellement, le sang que l'on recueille quand on fait un korban sert à faire des aspersion sur le *mizbéa'h* ; c'est la *'avoda* du sang. Ensuite, la chair sera brûlée ou bien mangée par les Cohanim (et dans certains cas par ceux qui apportent le korban).

Ici, le sang va servir à badigeonner les poteaux et les linteaux des maisons. On devait badigeonner de sang le côté intérieur des poteaux ; afin que nous sachions pourquoi nous sommes sauvés (Hashem n'avait pas besoin de signe pour distinguer les maisons des Hébreux). Tous les premiers-nés devaient mourir, les Hébreux étaient presque complètement assimilés aux Egyptiens. Hashem dit : וראיתי את הדם ופסחתי עלכם, « Je verrai le sang et Je passerai par-dessus ». On dirait que c'est aussi un signe pour Hashem ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre, bien sûr. Hashem dit : « Je verrai le sang », Je verrai que vous êtes occupés avec Mes mitsvot. Or quand on est occupé avec les mitsvot d'Hashem, on est dans un autre monde. Vos premiers-nés seront sauvés car ils se trouvent dans un autre monde, ce qui se passe en dehors ne vous concerne pas.

Et lorsque ton fils te demandera la raison des célébrations de Pessa'h, tu raconteras à ton fils : בעבור זה, c'est pour ceci (ce qui est sur la table : la matsa, le maror, etc.). Tous les événements et les prodiges de la sortie d'Egypte n'ont eu lieu que pour ceci, pour que nous fassions ces mitsvot. Pas pour nous permettre d'accéder à la liberté, etc.

Il est dit juste après (*Shemot*, 13, 9) :

והיה לך לאות על ירך ולזכרון בין עיניך למען תהיה תורת ה' בפיך כי ביד חזקה הוצאך ה' ממצרים

« Ce sera pour toi un signe sur ta main et un souvenir entre tes yeux, afin que la Torah d'Hashem soit dans ta bouche, car c'est avec une main forte qu'Hashem t'a fait sortir d'Egypte. »

La Torah enseigne ici la mitsva des tefillin.

Rashi (sur les mots והיה לך לאות) explique : la sortie d'Egypte sera pour toi un signe.

C'est la sortie d'Egypte qui sert de signe, pas les tefillin !

Le *Ha'emek Davar* dit que le récit n'est pas suffisant. Il faut des nœuds chaque jour sur le bras (en regard du cœur) et sur la tête (au niveau du cerveau), « pour que la Torah d'Hashem soit dans ta bouche ». En effet, quand on étudie la Torah, elle nous dirige, elle nous dit comment être fidèles à Hashem, et cela élimine les pensées idiotes. Les tefillin ont la même fonction. Au point que *Hazal* enseignent dans la Mekhilta : quiconque s'occupe de Torah est dispensé des tefillin ! Les commentateurs expliquent : bien évidemment, la personne qui étudie doit tout même porter les tefillin, mais la raison des tefillin n'est plus là, puisqu'elle est déjà occupée à étudier. Ce qui est visé, c'est que la Torah soit dans la bouche.

Pour aller du cerveau au corps, on peut passer par derrière (comme les animaux) ou par devant. Le nœud des tefillin, à l'arrière de la tête, empêche justement de passer par là ! La Torah doit passer par devant, par la bouche. Nous sommes des êtres de parole, et notre parole doit être focalisée sur la Torah, qui nous guide pour rester fidèles à Hashem.

La première occurrence d'un signe pour le Klal Israël, c'est le shabbat (*Shemot*, 31, 13) :

אך את שבתתי תשמרו כי אות הוא ביני וביניכם לדרתים לדעת כי אני ה' מקדשכם

« Respectez Mes shabbatot car c'est un signe entre Moi et vous, pour vos générations, afin de savoir que Je suis Hashem qui vous sanctifie. »

Rashi explique : c'est un grand signe entre nous, pour dire que Je vous ai choisis (les Bné Israël) en vous donnant en héritage Mon jour de repos.

En général, un héritage se transmet du père au fils. Le shabbat marque donc le lien très fort qui unit D. aux Bné Israël. Et, poursuit Rashi, ce signe est destiné aux nations, il les informe que c'est Hashem qui nous sanctifie.

Les tefillin sont un signe, et le shabbat est un signe. C'est pourquoi on ne met pas les tefillin le shabbat ; il n'y a pas besoin d'un signe supplémentaire (le signe « shabbat » est plus fort que le signe « tefillin »). En revanche, la mila (si elle est faite le huitième jour) repousse le shabbat, donc le signe « mila » est plus fort que le signe « shabbat ». Qu'y a-t-il de différent par rapport aux tefillin ? C'est que la mila, en plus d'être un signe, est une alliance conclue entre Hashem et les Bné Israël.

Quand Sarah a été prise par Avimelekh, Hashem lui a dit : rend sa femme à cet homme, car il est prophète. Un prophète est un parlant, quelqu'un qui fait des signes et interprète les signes. C'est le problème avec les signes de Moshé. En quoi son interprétation est-elle convaincante ? La Création peut être vue comme un Sefer Torah ; on peut regarder, mais pour apprendre il faut savoir lire. Le verset dit (*Tehilim*, 19, 2) : השמים מספרים כבוד א-ל : « les cieux racontent la gloire divine ». Avraham Avinou a su lire, il a accompli toute la Torah en observant le monde.

Qu'est-ce qu'un signe ? On voit des signes qui nous sont donnés à toutes les époques charnières. Dans certains cas, Hashem se donne un signe à Lui-même (pour s'occuper de nous) ; ou bien Hashem nous invite à interpréter. Le problème est de savoir comment interpréter les signes. En cela, ils ne sont pas différents des divré Torah.

Les paroles de la Torah doivent également être interprétées. La Torah écrite est illisible, ce n'est pas un livre ! Elle nous donne un ensemble de signes, il faut ensuite travailler à les interpréter. Dans bien des cas, les discussions ne débouchent pas sur une conclusion. De nombreux sujets restent en suspens dans la Guemara ; pour savoir quelle conduite adopter, il faut bien trancher la halakha, mais cela ne veut pas dire que l'on privilégie une opinion par rapport à une autre.

La Guemara reste ouverte, car c'est un corps vivant.

Melaveh Malka : « Changement d'ère »

Conférence de Rav Gronstein (18 janvier 2020 - מוצש"ק פרשת שמות - 18)

לע"נ

Sarah bat Leib ע"ה

Eliezer ben Moshé ע"ה

Myriam bat Xenia ע"ה

Sarah bat Ra'hel ע"ה

Il y a une ère qui commence avec Adam Harishon, les Avot, les Imahot et les douze shevatim, et qui va d'une certaine manière inclure également la mort de Ra'hel. Ensuite vient une nouvelle ère qui va contenir la sortie d'Egypte, le don de la Torah, toutes les tribulations jusqu'à l'entrée en Erets Israël. Le changement d'ère correspond à peu près à la fin de la vie de Ya'akov Avinou. A la mort de Ya'akov se produit chez les Bné Israël comme une fermeture, une impossibilité de comprendre ce qui se passe ; on n'y voit plus clair.

Ya'akov a vécu dix-sept ans en Egypte pendant que Yossef était vice-roi, c'est une période très sereine de sa vie. Un jour, on vient dire à Yossef que son père est malade ; il prend donc ses deux fils, Menashé et Ephraïm, et va chez son père afin qu'il les bénisse. Il y a un Midrash d'après lequel c'est Osnath sa femme qui le lui avait suggéré : « j'ai entendu dire que si l'on reçoit la bénédiction d'un tsadik, c'est comme si on la recevait directement d'Hashem. » On ne sait pas d'où Osnath l'aurait entendu, c'est rapporté sans plus de précisions dans le Midrash.

Yossef arrive chez son père, Ya'akov se redresse et se met à lui raconter toute une histoire : « D. S'est dévoilé à moi à Louz, au pays de Kena'an, et Il m'a béni. Il m'a dit : Je vais te faire fructifier, te multiplier et tu vas devenir une assemblée de peuples. Et Je donnerai cette terre en héritage à ta descendance après toi, pour toujours. » Ya'akov Avinou a entendu cette berakha mais n'arrivait pas comprendre : à ce moment-là, il ne lui restait qu'un seul fils à naître, Binyamin. Or ici, l'expression קהל עמים est au pluriel : « une assemblée de peuples ». Il en faut donc au moins deux ! Ya'akov a décidé d'interpréter la berakha en partageant l'un de ses fils en deux tribus, ce sera Yossef. Ya'akov lui dit : « et maintenant, tes deux fils qui te sont nés en Egypte (...) sont à moi. » Il lui prend ses fils et va les considérer comme Reouven et Shimon. Menashé et Ephraïm sont mis au même niveau que leurs oncles.

Yossef reçoit une double-part, lui qui est le fils aîné que Ya'akov a eu avec Ra'hel. Mais d'une certaine manière, Ya'akov fait disparaître Yossef : dans la liste des tribus, on aura Menashé et

Ephraïm à sa place (le nom de Yossef figure tout de même sur les vêtements du Kohen Gadol). Ya'akov opère un véritable coup de force : לִי הֵם, ils sont à moi !

C'est un bouleversement, Ya'akov donne le statut de fils à ses petits-fils. Et il bénit Ephraïm de la main droite, au détriment de Menashé qui est le premier-né. Ya'akov décide ainsi qui est *bekhor*, ce n'est plus lié à l'ordre de naissance.

Avant de donner sa berakha, Ya'akov se met à raconter : « quand je suis revenu de Padan, Ra'hel est morte pour moi et je l'ai enterrée au bord de la route. » Quel est le rapport ? Ya'akov se dit que Yossef peut lui en vouloir de ne pas avoir enterré sa mère comme il faut, alors que lui va justement demander à Yossef de le transporter d'Egypte pour l'enterrer en Erets Israël. Mais pourtant, Bethlehem se trouve bien en Erets Israël ! Et on ne voit pas du tout le rapport avec les berakhot.

Ya'akov regarde les fils de Yossef et demande tout d'un coup : מִי אֵלֶּה, « qui sont ceux-là ? » Le Midrash Tan'houma s'étonne : cela fait dix-sept ans que Ya'akov étudie tous les jours avec eux, comment peut-il ne pas les reconnaître ? Et de répondre : il a vu des rois idolâtres dans les descendants de Menashé et Ephraïm, le *roua'h hakodesh* l'a abandonné et il ne pouvait plus les bénir. Rashi cite une version un peu différente du Midrash : Ya'akov expérimente comme un vide, il ne voit pas les mauvais rois mais se rend compte que la Présence divine n'est plus là. Ya'akov se demande : qui sont ces deux-là pour que je me sente vide lorsque je veux les bénir ? Yossef lui répond : ce sont mes fils que D. m'a donnés ici (בזה, littéralement « par cela »). בזה désigne quelque chose que l'on montre du doigt, Yossef lui a montré la *ketouba*. Il a épousé Osnath dans les règles, la *ketouba* en est la preuve. Il a rassuré Ya'akov et le *roua'h hakodesh* est revenu. Rashi dit que cela s'est fait immédiatement : en voyant la *ketouba* de Yossef, Ya'akov a retrouvé la puissance de bénir.

Cette sensation de vide a envahi Ya'akov juste après qu'il a dit : לִי הֵם, ils sont à moi. Pourquoi ? Il voit que Menashé et Ephraïm sont des enfants égyptiens. Ils sont nés en Egypte, et leur mère, Osnath (qui est née du viol de Dina par un idolâtre) n'est autre que la fille adoptive de Putiphar. Il se demande donc si ces deux enfants sont aptes à recevoir la berakha.

Il y a d'autres lectures, par exemple celle de *Bereshit Rabbati*. Voyant que le *roua'h hakodesh* le quitte, Ya'akov dit à Yossef : je crois que c'est parce que j'ai cessé d'espérer en Hashem à ton sujet. Toi, Yossef, appelle la pitié d'Hashem pour que le *roua'h hakodesh* revienne et que je puisse bénir tes fils. Yossef les a tout de suite retirés d'entre les genoux de son père, il s'est mis à prier et a obtenu le retour de l'inspiration.

Ya'akov regarde sa propre vie à ce moment-là et se considère coupable de désespoir. Il n'a pas gardé l'espoir que Yossef était encore vivant. Une tunique ensanglantée ne constitue pas une preuve certaine de sa mort ; et quand Ya'akov a vu qu'il n'arrivait pas à se consoler, cela aurait dû l'interpeller (on ne peut trouver la consolation que si la personne est morte).

« Ra'hel est morte pour moi », dit Ya'akov. Cela exprime une certaine culpabilité. Ya'akov se souvient que Ra'hel est morte à cause de sa malédiction, quand il a dit : celui chez lequel on

trouverait les idoles de Lavan, qu'il ne vive pas. Bien sûr, il avait mis une condition ; mais quand un tsadik parle, même des segments de ce qu'il a dit se réalisent. Ra'hel avait caché les idoles de son père, elles n'ont pas été trouvées, mais cela va tout de même entraîner sa mort.

Quand il passe en revue sa vie, Ya'akov se souvient qu'il aurait dû se dépêcher d'aller voir son père après toutes les années passées chez Lavan. Même le détour pour aller se confronter à Essav n'était pas nécessaire ; Essav n'était pas sur son chemin.

Le Sforno a l'air de dire que les paroles de Ya'akov (« Ra'hel est morte pour moi ») signifient que lui-même est comme mort : il a perdu sa propre vitalité. Mais pourquoi préciser le lieu de l'enterrement, « sur le chemin en allant à Efrat » ? Il y a un Midrash cité par Rashi, Ya'akov dit à Yossef : je ne l'ai même pas transportée à Bethlehem, à l'intérieur des limites d'Erets Israël, et je sais que dans ton cœur tu m'en veux. Mais sache que c'était sur ordre d'Hashem, afin qu'elle puisse aider ses enfants par la suite. Quand ils passeront à cet endroit sur le chemin de leur exil vers Babylone, Ra'hel pleurera et intercédera pour eux.

Ya'akov se sent coupable d'avoir enterré Ra'hel sans aucun *kavod*, mais ceci avait été décidé par Hashem. Quand on lit le commentaire de Rashi, on ne comprend pas : Ra'hel repose à Bethlehem, qui se trouve bien en Erets Israël. La preuve, Ya'akov dira que Binyamin est le seul de ses enfants qui soit né à l'intérieur du pays (or Ra'hel est morte en le mettant au monde). Peut-être faut-il comprendre que ce n'est pas un endroit reconnaissable comme étant dans le pays, dit le 'Hatam Sofer (Ya'akov n'avait pas acheté le terrain pour en faire une sépulture, comme Avraham l'avait fait à la mort de Sarah). Ramban note la répétition de בדרך, « en chemin » : c'est un emplacement stratégique sur la route que prendront ses enfants, entre Erets Israël et l'exil. Ra'hel n'est pas vraiment enterrée, elle est encore là puisqu'elle intervient pour ses enfants. Elle est « sur le chemin », exposée, réceptive à la souffrance de ses enfants. Ya'akov évoque la peine, la culpabilité associée à cet enterrement qui n'en est pas tout à fait un, au moment précis où il intègre les deux petits-fils de Ra'hel parmi les shevatim.

Le Maharal – dans le *Gour Arié* – discute de la valeur des larmes de Ra'hel. D'où leur vient la capacité de ramener les enfants de l'exil ? Et pourquoi Ra'hel pleure-t-elle plus que les mères des autres enfants de Ya'akov ? Léa a plus d'enfants qui partent en exil que Ra'hel ! Le Maharal cite un Midrash (dans *Eikha Rabba*) où Ra'hel demande à Hashem : qu'est-ce que mes enfants ont fait pour que Tu les punisses de la sorte, est-ce à cause de l'idolâtrie ? Dans la Torah, quand on parle de l'idolâtrie, une comparaison est faite : c'est comme s'il y avait deux femmes qui se disputent pour un homme. Ra'hel dit : j'aimais Ya'akov, il a travaillé sept ans pour moi mais à la fin, mon père lui a donné ma sœur pour épouse. J'ai fait taire mon amour et livré les *simanim* à ma sœur afin qu'elle ne soit pas humiliée... A plus forte raison le Roi plein de compassion devrait manifester de la tendresse à mes enfants ! Hashem lui répond (c'est un verset dans *Yirmiyah*) : יש שכר לפעלתך, « il y a un salaire pour ton travail ». Les Midrashim nous disent que par son intervention, Ra'hel a obtenu plus que Avraham, Yits'hak et Ya'akov. Personne ne s'est investi comme elle.

Le Maharal entend que Ra'hel parle de sujets tels que le monothéisme, l'idolâtrie, la faute, le pardon... à partir de son expérience intime. L'histoire de l'amour entre Ya'akov et Ra'hel est un paradigme pour une réalité métaphysique. Les larmes de Ra'hel enseignent en quelque sorte à Hashem des choses sur le monde qu'Il a créé.

L'hypothèse du Maharal, c'est que les drames personnels des Avot et des Imahot font toujours référence à une réalité métaphysique. L'humain penche naturellement vers d'autres dieux (des épouses rivales). L'argument de Ra'hel consiste à dire : ceci est dans la nature du monde tel que Hashem l'a créé. Elle a expérimenté ce monde dans son intime connaissance de l'Autre. Ce n'est pas un monde d'amour parfait, de fidélité pure.

Ra'hel, bien qu'elle soit passionnément amoureuse de son mari, accepte le rôle de l'épouse rivale. Elle a consenti un énorme sacrifice. Nous connaissons la fin de l'histoire, mais au moment où Ra'hel a laissé sa place, elle ne savait pas si elle pourrait épouser Ya'akov par la suite ! En effet, la halakha est qu'un homme ne peut pas épouser deux sœurs du vivant l'une de l'autre (or les Avot accomplissaient la Torah avant qu'elle ne soit donnée).

C'est Ra'hel qui souffre le plus de l'exil de ses enfants. J'ai accepté la fragmentation de mon désir, dit-elle, l'impossibilité de le réaliser pleinement. Ne pourrais-Tu pas, Toi Hashem, accepter aussi ? Hashem est « touché » par cet être humain qui réinvente le monde en lui donnant la forme de sa propre expérience. Ra'hel renvoie à Hashem la réalité éclatée de l'être humain. Elle est enterré sur le chemin, exposée à l'endroit où commence l'exil. Elle ne cesse de pleurer ; le travail de Ra'hel dont Hashem dit qu'il mérite un salaire, ce sont ses larmes. Elle refuse d'être consolée, jusqu'au temps qui est en dehors de l'histoire (ce temps où « ceux qui ont semé dans les larmes récolteront dans la joie », comme le dit David Hamelekh).

Le travail de Ya'akov se situe au niveau des mots. Il doit trouver d'autres mots pour que le sens des choses corresponde aux besoins humains. Parce que les mots du monde sont la vie du monde. C'est exprimé par le prophète Amos : דרשוני וחייו, « recherchez-Moi et vous vivrez ». Il y a ici un appel à la créativité. Face à l'absence de D., à cette vie qui devient inintelligible, c'est par la Torah orale que l'on va pouvoir s'en sortir et donner du sens.

Ra'hel argumente pour faire revenir les Bné Israël, pour fabriquer à nouveau de l'unité.

Sur son lit de mort, Ya'akov se demande s'il n'a pas échoué, en voyant ses douze fils qui forment douze peuples. Ses fils le rassurent en proclamant שמע ישראל ה' אלקינו ה' אחד : nous sommes unis par un élément en commun à partir duquel l'unité sera reconstruite. Mais entre temps, de graves divergences vont se creuser, il y aura même un schisme au sein du Klal Israël.

Le passage d'une ère à une autre nécessite que l'on passe par cet exil égyptien ; curieusement, il n'est pas compté parmi les quatre exils recensés dans notre tradition.

L'exil en Egypte se produit alors que nous ne formions pas encore un peuple ; comme si l'exil préexistait au Klal Israël. L'essentiel de notre naissance a consisté à sortir de l'exil ; de la même manière, les temps messianiques vont consister à sortir du temps habituel.

En Egypte, nous n'étions pas un peuple mais un amas d'individus. Le seul qui voit en nous un peuple, c'est Pharaon. Il proclame en effet : הנה עם בני ישראל רב ועצום ממנו, « voici le peuple des Bné Israël qui est plus nombreux et plus puissant que nous » (il cherchait à convaincre ses sujets de nous asservir).

C'est aussi Pharaon qui dit le premier – à son corps défendant – que les Bné Israël vont sortir d'Egypte : ונלחם בנו ועלה מן הארץ, « s'ils nous font la guerre, il sortira du pays ». Il voulait dire que les Egyptiens devraient quitter le pays, mais n'a pas osé le formuler ainsi...

Dans sa méchanceté, Pharaon qui veut dire du mal des Bné Israël en arrive à annoncer ce qui va se produire !

Melaveh Malka : « Beni Bekhori Israël »

Conférence de Rav Gronstein (22 février 2020 - מוצש"ק פרשת משפטים -)

לע"נ

Sarah bat Ra'hel ע"ה

'Haya bat Moshé ע"ה

Léa bat Henriette ע"ה

Louna bat Yossef & Emilie ע"ה

Hashem envoie Moshé dire à Pharaon : בני בכרי ישראל / Beni Bekhori Israël, « mon premier-né, c'est Israël ». C'est mon premier-né et Je veux qu'il vienne Me servir, il faut donc que tu le leur permettes (en les libérant). Une menace est ensuite formulée : si tu ne libères pas Mon peuple, alors Je tuerai ton premier-né. Cette phrase est dite avant toutes les *makot*, au tout début du processus. La dixième plaie (la mort des premiers-nés) est donc annoncée de prime abord.

Il est connu qu'en Egypte, la parole était en exil ; les Bné Israël ne pouvaient pas s'exprimer. Quand ils souffrent, ils crient, ils ne prient pas. Ils crient sans que l'on sache bien vers qui et pour qui. Plus tard, dans le sefer *Devarim*, le passouk dira : וישמע ה' את קלנו : « Hashem a entendu notre voix ». Donc ce cri était bien une prière (qui a été exaucée). On n'est pas obligé d'être conscient de ce qu'on prie. Ce cri venait des profondeurs ; justement, la vraie prière vient des profondeurs.

Avraham Avinou a reconnu Hashem. Rambam dans *Hilkhot Avoda Zara* décrit Avraham comme quelqu'un qui crie, qui invoque le nom d'Hashem. Mais en Egypte, poursuit Rambam, on a pratiquement tout oublié des valeurs d'Avraham. Les Bné Israël qui se trouvent en Egypte sont des idolâtres, ils sont pratiquement égyptiens ; en 210 ans, on a le temps de de s'assimiler (pensons aux dégâts causés par le communisme en 70 ans). Rambam continue : par amour pour nous et à cause du serment fait à Avraham Avinou, Hakadosh Baroukh Hou a fait Moshé Rabbenou (עשה משה רבינו רבן של כל הנביאים).

Le *Pa'had Yits'hak* explique : il ne s'agit pas de faire le récit de ce qui s'est passé, mais de définir ce qu'est la *galout*. Qu'est-ce que l'exil, pour ce qui nous concerne ? C'est un essai pour déchirer le lien entre Hashem et les descendants d'Avraham. Lors du *brit ben habétarim*, Hashem annonce à Avraham : גר יהיה זרעך בארץ לא להם, « ta descendance sera étrangère sur une terre qui n'est pas la sienne ». C'est-à-dire que la reconnaissance de ta descendance et de tes valeurs sera en exil, soumise à un essai d'annihilation.

Plus tard, Moshé Rabbenou, sur l'ordre d'Hashem, va dire à Pharaon : כה אמר ה' בני בכרי ישראל : « ainsi a parlé Hashem : mon premier-né, c'est Israël. »

Rashi explique le mot בכרי / *bekhori* : c'est לשון גדולה / *lashon guedoula*, un langage de grandeur. Et il rapporte ensuite un Midrash : כאן חתם הקב"ה על מכירת הבכורה שלקח יעקב מעשו : ici [par cette phrase] Hakadosh Baroukh Hou a scellé la vente de la *bekhora* que Ya'akov a prise à 'Essav.

Ya'akov avait opéré un coup de force assez important en achetant le droit d'aînesse à 'Essav ; on voit que Hashem l'a validé.

Suivant la définition de la Torah, le *bekhor* est celui qui a ouvert les voies basses par la naissance ; si un enfant naît par césarienne, il n'a pas le statut de *bekhor* (même s'il est le premier). Ya'akov achète la *bekhora*, mais comment est-ce possible ? Peut-on changer un état de fait par un acte d'achat ? Et pourtant, le Midrash dit qu'Hashem est d'accord avec cette démarche révolutionnaire.

Cette vente du droit d'aînesse a lieu dans parashat *Toldot*. Le passage est introduit par les mots ויגדלו הנערים / *vayigdelou hané'arim*, « les garçons ont grandi ». Essav était un chasseur, un homme des champs, tandis que Ya'akov était un homme d'étude. Yits'hak aimait Essav, et Rivka aimait Ya'akov.

Ya'akov a cuisiné un plat de lentilles ; c'était le jour du décès d'Avraham Avinou et Ya'akov préparait un repas pour son père, Yits'hak, qui commençait la semaine de deuil. En effet, le repas de l'endeuillé doit lui être préparé par quelqu'un d'autre, c'est un geste de *'hessed*. On a l'habitude de lui servir des aliments fermés, comme des œufs ou des lentilles. Essav arrive, fourbu et affamé ; il demande à être gavé, Ya'akov se met d'accord avec lui : il va lui céder ce plat – qui était prévu dans un autre but – en échange du droit d'aînesse.

Ce repas préparé pour l'endeuillé constitue un acte de *'hessed* ; c'est aussi un fondement de la *emouna*. On se trouve face à la mort, c'est la *midat hadin*, la mesure de rigueur. Il y a deux façons de considérer la *midat hadin* (en l'occurrence la mort). On pourrait la considérer comme quelque chose d'autonome, de premier. Mais il faut plutôt la considérer comme dérivant d'un principe premier qui est *'hessed*. עולם חסד יבנה, le monde est construit pour le *'hessed*. Hashem a fait du *'hessed* en créant le monde, c'est un acte de générosité.

Cela se traduit en termes halakhiques. Aujourd'hui, lorsque l'on apprend une bonne nouvelle, on récite la berakha *hatov vehamativ*. Pour une mauvaise nouvelle, il y a aussi une berakha : *dayan haemet*. Mais לעתיד לבא, dans le futur, la même berakha (*hatov vehamativ*) sera récitée dans tous les cas : nous serons en mesure de percevoir que même ce qui apparaît comme une mauvaise nouvelle est en fait quelque chose de positif.

Face à la *midat hadin*, nous manifestons notre *emouna* en préparant un repas pour l'endeuillé, c'est-à-dire en nous inspirant de la *mida* de *'hessed*. Pour y parvenir, il faut un autre regard sur la situation ; on va en parler plus loin, c'est le *da'at* de *gadlout*. Essav a un regard courant, qui s'appelle *da'at* de *katnout*. Il pense qu'il y a un seul monde, *'olam hazé*, donc la mort est essentielle car elle marque la fin de ce monde. D'après Essav, la mort est le seul horizon. C'est

pour cela que dans le partage avec Ya'akov, Essav a choisi 'olam hazé. Ya'akov sait qu'il y a un monde après celui-ci : l'essentiel, c'est le monde à venir, 'olam haba, ainsi que l'explique par exemple le *Messilat Yesharim* (ce monde-ci n'est qu'un passage obligé pour y arriver).

Le Midrash dit qu'en apprenant la mort d'Avraham, Essav s'est exclamé : ליה דיין וליה דיין, il n'y a pas de justice et il n'y a pas de juge. Il nie qu'il y ait un Maître du monde. Essav ne pensait pas qu'Avraham aurait dû vivre éternellement ; mais face à la *midat hadin*, il dit que ce monde n'est que cruauté. Le sage, lui, voit ce qui va advenir (איזהו חכם הרואה את הנוולד). La *midat hadin* est contingente ; elle durera un certain temps, mais cela passera. L'essentiel, c'est la 'avoda à accomplir pour arriver à 'olam haba.

Ya'akov dit à Essav : מכרה כיום את בכרתך לי, « vends-moi comme le jour ta *bekhora* » (que cette vente soit claire pour toi comme le jour). Essav est dans le flou, il ne voit que la couleur rouge des lentilles et demande à en être bourré.

Par sa façon de voir le monde, Ya'akov va acquérir la *bekhora*. Le repas servi à l'endeuillé exprime que face au *din*, on ne se laisse pas impressionner, on continue à faire du 'hessed pour construire l'avenir.

La sortie d'Egypte publie au monde que בני בכרי ישראל : « mon premier-né, c'est Israël ». Ces gens-là, les Bné Israël, vont vers 'olam haba. Le passage commence par les mots ויגדלו הנערים / *vayigdélou hané'arim*, « les garçons ont grandi ». A ce moment-là, Ya'akov acquiert la *bekhora*, c'est-à-dire la *gadlout hada'at* : il acquiert cette façon de voir la totalité des choses, les deux mondes. C'est ce que dit Moshé à Pharaon (sur l'ordre d'Hashem) : renvoie Mes enfants pour qu'ils Me servent ; sinon, il s'accomplira avec toi ce que Essav a dit de lui-même quand Ya'akov a proposé de lui acheter la *bekhora* : הנה אנכי הולך למות, « je vais à la mort », donc je n'ai rien à faire de la *bekhora* !

Si tu ne reconnais pas בני בכרי ישראל, alors Je tuerai ton *bekhor*, dit Hashem. Encore faut-il savoir pourquoi il est si important de tuer spécifiquement le *bekhor*. On va y revenir.

Sur le premier mot de la Torah, בראשית / *bereshit*, on explique (à partir d'un verset des Neviim) : Israël est appelé ראשית / *reshit*, commencement ; c'est lié à la notion de *bekhora*. L'Egypte est aussi appelée *reshit* ; elle représente un début, mais du côté de la טומאה. Il y a un troisième acteur qui est appelé *reshit*, c'est Amalek. Le verset dit : ראשית גוים עמלק, Amalek est le *reshit* des peuples. Quelle est la différence entre le *reshit* de l'Egypte et le *reshit* de Amalek ? En réalité, il y a deux façons de s'opposer à Israël. D'une part, les quatre royaumes qui réduisent Israël en esclavage ; d'autre part, les sept peuples qui veulent empêcher Israël de s'installer en Erets Kena'an. Le *reshit* de l'Egypte est du même type que les quatre royaumes, tandis que Amalek est un commencement du même type que les sept peuples. Expliquons.

Hakadosh Baroukh Hou veut que les Bné Israël deviennent Ses serviteurs (עבדי הם). Pour qu'un serviteur fasse la volonté de son maître, il faut qu'il soit le serviteur du maître et que le maître lui dise ce qu'il doit faire. Avec la sortie d'Egypte, nous sommes devenus les serviteurs

d'Hashem du fait qu'Il nous a acquis (nous étions auparavant la propriété de Pharaon) ; et lors de Matan Torah, Hashem a exposé ce que nous devons faire. Ainsi, la sortie d'Egypte et Matan Torah forment une seule et même entité, ce sont les deux éléments nécessaires pour que nous devenions les serviteurs d'Hashem.

Lorsque les quatre royaumes nous emmènent en exil, en esclavage, les Bné Israël ne peuvent plus dire qu'ils sont les עבדי ה' puisqu'ils sont assujettis à ces royaumes. Donc les quatre royaumes veulent nous empêcher d'être les serviteurs d'Hashem. Et les sept peuples veulent nous empêcher d'être à l'endroit le plus approprié pour accomplir ce que Hashem attend de nous ; ils veulent donc nous empêcher d'être à la hauteur de Matan Torah. Il y a ainsi deux aspects dans l'opposition à Israël.

Il y a également deux aspects du *reshit*. Le *reshit* des quatre royaumes, c'est l'Egypte, qui voulait nous empêcher d'être un peuple (et pas seulement réduire en esclavage un peuple existant). Et le *reshit* des sept peuples, c'est Amalek, qui nous a attaqués avant même Matan Torah. Nous n'avions pas encore reçu la volonté d'Hashem que Amalek voulait nous empêcher d'arriver au Sinaï pour l'entendre.

La dixième plaie, *makat bekhoret*, vient dévoiler le niveau de *bekhora* du Klal Israël. Le corps physique sur lequel on voit le miracle de *makat bekhoret*, c'est le corps des premiers-nés. Mais si cela se résumait à cela, et qu'en dehors du corps des premiers-nés on ne voyait rien, le miracle n'aurait eu aucun lien avec la *kedoushat bekhora* du Klal Israël. Le corps des premiers-nés n'est que la dernière étape du processus miraculeux. L'essentiel du miracle, c'est que l'on a touché la *bekhora* de l'Egypte. La *bekhora* de l'Egypte a été détruite car la *midat hadin* frappe à ce moment-là le *reshit* de l'opposition à Israël.

Il y a un principe dans la Torah : זה לעמת זה / *zé le'oumat zé*. Hakadosh Baroukh Hou crée une chose, et son pendant. En même temps que le *reshit* de l'Egypte est détruit, le *reshit* d'Israël se dévoile. Ce processus était à l'œuvre dans toutes les *makot* : à chaque plaie, la singularité d'Israël apparaissait (par exemple, quand les troupeaux des Egyptiens sont frappés, ceux des Bné Israël sont épargnés). Ce n'est possible que parce que la mort des *bekhorot* n'était pas le commencement du miracle ; au contraire, c'était la conséquence de ce que dans tout le sujet de *reshit*, le miracle s'applique.

Il est dit dans les *'asseret hadibérot* : « honore ton père et ta mère », כבד את אביך ואת אמך. Les 'Hakhamim enseignent que la particule את vient ajouter quelque chose : ton père, et aussi le grand frère ; ta mère, et aussi la grande sœur. Le Gaon explique : le *kavod* des parents vient de ce que les parents sont le commencement de la chaîne des générations. De même, le grand frère est le commencement de la chaîne des autres enfants qui viennent après lui. Et le plaisir que les parents retirent de la conduite du premier enfant – ou la souffrance qu'ils en ont – participe de la puissance créatrice des parents. S'ils sont satisfaits de l'aîné, ils souhaiteront que l'enfant suivant aille dans le même sens ; et dans le cas contraire, ils espéreront qu'il fasse mieux.

Le *bekhor* est donc un peu le père et la mère pour les enfants qui viennent après lui. La ‘hokhma du *lashon hakodesh* écrit le mot בכר / *bekhor* avec des lettres qui veulent toutes dire 2 : le ב dans les unités, le כ dans les dizaines et le ר dans les centaines. Et le mot אב / *av*, qui veut dire père, s’écrit avec les deux premières lettres de l’alphabet, א et ב. La dernière lettre du mot *av* est aussi la première lettre du mot *bekhor*, le ב joue le rôle de charnière. Il montre que le *bekhor* est bien la suite du *av*, la prolongation du *av*. Il est donc d’une certaine manière un second père (et une seconde mère aussi).

Ce passage de parashat *Toldot* où Ya’akov Avinou acquiert la *bekhora* commence par les mots ויגדלו הנערים / *vayigdélou hané’arim*. Dans la berakha qui précède le Shema’ du matin, nous disons que Hashem est גדול דעה / *gadol dé’a*, grand en *da’at*. Quand on dit quelque chose sur Hashem, cela ne dit rien sur Hashem Lui-même, mais sur la façon dont Il gouverne le monde. Lorsque Hashem gouverne le monde en bouleversant les lois de la nature, cela correspond à גדלות הדעת / *gadlout hada’at*. Et lorsque Hashem gouverne le monde suivant les lois de la nature, on parle de קטנות הדעת / *katnout hada’at*. Il en va de même pour les hommes. Les sept mitsvot des Bné Noa’h leur sont imposées, ils doivent les appliquer sans que leur *da’at* ne soit impliqué (ils n’ont aucune obligation de créer) ; un peu comme les lois de la nature, c’est *katnout hada’at*. C’est différent pour les six cent treize mitsvot des Bné Israël : nous avons confirmé notre acceptation en disant נעשה ונשמע. Et le נשמע signifie que nous sommes engagés à créer, à développer la parole reçue au Sinai. Les ‘Hakhamim produisent en permanence de la Torah.

Suivant le *katnout hada’at*, Essav est sans nul doute le *bekhor* : il est le premier, et il n’est pas né par césarienne. Dans ce *katnout hada’at*, Ya’akov est subordonné à Essav. C’est pour cela que Ya’akov se prosterne à sept reprises devant Essav ! Dans le ‘*olam hazé*, Essav est bien le *bekhor*. Mais quand on passe de *katnout* à *gadlout*, avec *vayigdélou hané’arim*, c’est Ya’akov qui est le *bekhor*. Il s’agit d’un autre monde, qui n’a rien à voir avec les lois de la nature ! Et dans cet autre monde, la *bekhora* ne dépend plus de la position de naissance, il s’agit d’un choix : le *bekhor* est celui qui décide d’être au service d’Hashem, de prendre sur lui la ‘*avoda*.

Dans l’histoire du monde, le moment qui correspond à *vayigdélou hané’arim*, c’est *makat bekhrot*. A minuit, le 15 Nissan, Hakadosh Baroukh Hou frappe les *bekhorot* de l’Egypte et cela fait émerger Israël comme *bekhor*. Les tefillin contiennent le récit de ce passage où le Klal Israël devient *bekhor* (קדש לי כל בכור). On les pose sur la tête au niveau de la fontanelle ; Ramban dit que là se trouve le commencement du cerveau. Pour penser « juif », il faut penser à partir de la *bekhora* du Klal Israël. Et le soir du Seder, que fait-on si un enfant ne pose pas de questions ? את פתח לך, tu dois l’ouvrir à la pensée. Comment cela ? Grâce au récit de la sortie d’Egypte, ce moment où le Klal Israël devient *bekhor*.

On va donc placer ce principe, ce moment particulier à tous les commencements possibles : au commencement de la pensée et au commencement de l’éducation d’un enfant. On note que *makat bekhrot* est la seule des *makot* qui débouche sur une mitsva encore valable aujourd’hui.

L'avertissement donné par Moshé Rabbenou au sujet de *makat bechorot* vient en préalable à tout le processus. Mais suivant les règles de la Torah relatives à la התראה, l'avertissement aurait dû précéder immédiatement la plaie. Pourquoi Moshé l'a-t-il annoncée à Pharaon onze mois à l'avance ? En réalité, סוף מעשה במחשבה תחילה : l'action qui a lieu tout à la fin était déjà en pensée au départ. De même, lorsque l'on projette de construire une table, on pense d'abord à l'image de la table que l'on voudrait obtenir, cette image est présente en pensée au départ et va permettre d'élaborer les plans, d'acheter les matériaux, etc. La concrétisation ne viendra qu'à la fin alors que la table existait en pensée depuis le commencement.

Hakadosh Baroukh Hou a racheté les Bné Israël à Pharaon ; cela concerne tous les Bné Israël. Les *bechorot*, les premiers-nés d'Israël ont quelque chose de plus, ils sont passés de mort à vie : ils auraient dû être tués avec tous les *bechorot*. En effet, quand le משהית (l'ange destructeur) reçoit l'ordre de tuer, il ne fait pas de distinction.

Donc le Klal Israël collectivement est appelé *bechor*. Et au sein du Klal Israël, les *bechorot* ont un statut spécial ; c'est pourquoi ils jeûnent le jour anniversaire de leur sauvetage.

Le *Ohr Ha'hayim* développe une théorie en trois points.

1. Tout existant, à plus forte raison tout porteur de vie, a nécessairement une étincelle de *kedousha*. Car sinon, il ne serait pas possible d'exister, vu que c'est la parole d'Hashem qui donne la vie.
2. Il y a une attraction du même (à l'inverse des lois de la physique), c'est pourquoi les étincelles de *kedousha* sont attirées par les *neshamot* d'Israël et l'étude de la Torah.
3. Les tsadikim, grâce à leur vision très précise, reconnaissent la *kedousha* qui se trouve chez les resha'im. Avec leur *kedousha*, les tsadikim attirent cette *kedousha* en sommeil chez les resha'im, et c'est ainsi que les resha'im meurent (puisque sans *kedousha*, on ne peut pas vivre). On voit ainsi dans la Guemara que tel maître, en regardant simplement quelqu'un, le transforme en tas d'ossements. Au contraire, lorsque les tsadikim rencontrent la *kedousha* chez d'autres tsadikim, ils ne vont pas l'absorber car elle est active, mais il va y avoir un transfert : la *kedousha* se déverse de l'endroit où il y en a plus vers l'endroit où il y en a moins. Comme c'est infini, les plus grands tsadikim ne perdent rien, mais les autres gagnent.

La vision très pointue des tsadikim correspond à ce que l'on appelle עין ההכמה, l'œil de la sagesse ; on parle aussi de עיני העדה, « les yeux de la communauté » pour désigner le Sanhédrin. Et bien entendu, lorsque la Torah dit וירא אלקים, « Elokim a vu », c'est plus fort que pour les tsadikim et les 'hakhamim. Cette vision, c'est le lien d'Hakadosh Baroukh Hou avec le monde. Et suivant l'explication du *Ohr Ha'hayim*, ce lien entraîne un soit un supplément de *kedousha* soit la mort.

De même, lorsque la *sota* buvait l'eau où l'on avait plongé le parchemin contenant le שם ה' : confrontée à la *kedousha*, elle recevait la berakha si elle était à la hauteur, et sinon elle mourait.

Les Bné Israël devaient faire le korban Pessa'h pour renforcer, exalter la *kedousha* qui se trouvait en eux. Hashem les a vus occupés à accomplir les mitsvot et a déversé sur eux un supplément de *kedousha* de sorte qu'ils sont devenus Ses serviteurs (עבדי הם). Il fallait que Hashem voie cet éveil, c'est pour cela qu'ils devaient badigeonner le linteau et les poteaux avec le sang du korban.

Hakadosh Baroukh Hou a entériné la démarche de Ya'akov pour qu'à la fin du processus, nous devenions collectivement Son fils aîné (בני בכרי ישראל). Tous les Bné Israël appartiennent ainsi à Hashem qui les a libérés. Et parmi les Bné Israël, les *bekhorot* sont sanctifiés (קדש לי כל בכור) du fait que Hashem a tué les autres premiers-nés et pas eux.